

1. Aimés de Dieu!

La joyeuse nouvelle de l'amour de Dieu

Le messager qui arrive essoufflé du champ de bataille sur la place de la ville ne commence pas à raconter méthodiquement la façon dont les événements se sont déroulés du début à la fin et il ne s'attarde pas dans les détails, mais allant directement à l'essentiel, il proclame aussitôt, en quelques mots, la nouvelle la plus urgente à dire et que tout le monde attend, renvoyant à plus tard toutes les explications. Si la guerre a été gagnée, il crie: Victoire! et si la paix a été conclue, il crie: Paix! Je me souviens de ce qui s'est passé à la fin de la seconde guerre mondiale. Ce jour-là, le mot « Armistice! Armistice! », apporté par quelqu'un qui revenait de la ville, se propagea comme un éclair d'une maison à l'autre du pays, se répandit dans les campagnes et la foule envahit les rues, s'embrassant, les larmes aux yeux, dans l'euphorie, après les terribles années de guerre.

Choisi « pour annoncer l'Évangile de Dieu », saint Paul se comporte de la même façon, au début de la lettre aux Romains. Il vient comme le héraut du plus grand événement du monde, comme le messager de la plus splendide des victoires et il se dépêche d'annoncer, en quelques mots, la plus belle nouvelle qu'il a à dire: « *A tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome, aux saints par vocation, à vous grâce et paix de Dieu notre Père et le Seigneur Jésus-Christ!* » (Rm 1,7). À première vue, cela ressemble à un simple salut, comme on en trouve au début de chaque lettre, mais il contient aussi une nouvelle. Et quelle nouvelle! Je vous annonce - veut-il dire - que vous êtes aimés de Dieu, que la paix a été faite une fois pour toutes entre le ciel et la terre, je vous annonce que vous êtes « *sous la grâce!* » Plus que les paroles en elles-mêmes, c'est le ton de la voix avec lequel elles sont prononcées qui compte en pareil cas et ce salut de l'Apôtre traduit une assurance joyeuse et confiante. « *Amour* », « *grâce* », « *paix* »: ce sont des mots qui contiennent tout le message évangélique et qui ont le pouvoir, non seulement de communiquer des vérités, mais aussi

de créer un état d'âme. Ils rappellent le salut du messager céleste qui porta la bonne nouvelle aux bergers: « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux hommes objets de sa complaisance!* » (Lc 2,14).

Nous partons du présupposé que la lettre aux Romains étant parole de Dieu « *vivante et éternelle* », elle est écrite aussi pour nous et que nous en sommes, en ce moment de l'histoire, les vrais destinataires. L'amour de Dieu vient donc à notre rencontre depuis le début de notre itinéraire spirituel. Il nous enveloppe et il nous embrasse. Nous devenons les témoins de cette irruption initiale de la bonne nouvelle dans le monde, nous revivons ce moment où l'Évangile « *explosa* » pour la première fois dans l'histoire; dans toute sa puissance et toute sa nouveauté. Aucune considération contraire, pas même celle de notre indignité, ne doit venir troubler notre cœur et le détourner de cette joyeuse certitude, jusqu'à ce qu'il soit rempli de cette première et très importante nouvelle: Dieu nous aime et il nous offre, aujourd'hui même, sa paix et sa grâce comme fruit de son amour.

À peine rentrons-nous un peu en nous-mêmes dans le but de réformer notre vie, que nous ne tardons pas à découvrir combien le temps, les contrastes et les mauvaises habitudes nous ont endurcis; nous nous voyons dépeints à la perfection dans les paroles que Dieu prononce par le prophète Isaïe: « *Ton cou a des muscles de fer, et ton front est d'airain* » (Is 48,4). Nous sommes comme une barre de fer qui doit être pliée. Mais comment la plier? Si l'on bat le fer à froid, ou il ne se plie pas du tout, ou il se rompt; il faut d'abord le chauffer au feu, « *le ramollir* ». C'est ce que nous voudrions faire dans cette première méditation: nous réchauffer au feu de l'amour de Dieu. Après nous supporterons aussi les coups de marteau de la Parole de Dieu sans nous raidir, car on peut tout supporter quand on se sent vraiment aimé.

Nous recueillerons le message de l'amour de Dieu à travers trois grandes paroles contenues dans l'épître aux Romains : Nous sommes les « bien-aimés de Dieu » (1,7) ; « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs » (5,5) ; « Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu » (8,39). Ces paroles sont liées entre elles et forment un discours unique à travers toute l'épître - comme un message dans le message - reconnaissable par le ton, qui, de discursif, devient tout à coup exclamatif, pneumatique, ému.

1. « Aimés de Dieu »

L'expression « amour de Dieu » a deux significations très différentes l'une de l'autre. Dans l'une, Dieu est l'objet et dans l'autre, Dieu est le sujet ; l'une indique notre amour pour Dieu et l'autre indique l'amour de Dieu pour nous. Étant, par nature, plus portée à être active que passive, la raison humaine a toujours donné la priorité à la première signification, c'est-à-dire au « devoir » d'aimer Dieu. La prédication chrétienne a souvent suivi cette voie, en parlant, à certaines époques, presque seulement du « commandement » d'aimer Dieu et des degrés de cet amour. Mais la révélation donne la priorité à la seconde signification : à l'amour « de » Dieu et non à l'amour « pour » Dieu. Aristote disait que Dieu meut le monde « EN TANT QU'IL EST AIMÉ », c'est-à-dire parce qu'il est objet d'amour et qu'il est la cause finale de toutes les créatures (Metaph. XII, 7, 1072 b) ; mais la Bible affirme exactement le contraire, elle dit que Dieu crée et meut le monde parce qu'il « aime » le monde. Ce qui est le plus important, à propos de l'amour de Dieu, ce n'est pas que l'homme aime Dieu, mais que Dieu aime l'homme et qu'il l'aime en premier : « *En ceci consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés* » (1 Jn 4, 10). Notre intention, au cours de cette méditation, est de rétablir l'ordre révélé par la Parole de Dieu, remettant à sa place le « don » avant le « commandement » et posant au sommet de chaque discours la nouvelle simple et bouleversante que « Dieu nous aime ». Tout le reste dépend de

cela, y compris notre possibilité d'aimer Dieu : « *Nous aimons, puisque lui nous a aimés le premier* », dit encore Jean (1 Jn 4, 19).

Notre esprit est ainsi fait que normalement il doit rester longtemps « exposé » à l'action d'une pensée pour que celle-ci y laisse une empreinte durable ; rien de ce qui le traverse fugitivement n'y reste vraiment imprimé et ne le transforme. Nous devons donc maintenant nous exposer à la pensée de l'amour de Dieu, comme la terre s'expose chaque jour au soleil pour en recevoir lumière, chaleur et vie. Et ceci ne se fera que si nous interrogeons la révélation divine. En effet, qui d'autre pourrait nous assurer que Dieu nous aime en dehors de Dieu lui-même ? Toute la Bible observe saint Augustin - ne fait que « RACONTER L'AMOUR DE DIEU » (Cat. rud. 1,8,4 ; PL 40,319) ; elle en est remplie. C'est ce qui explique tout le reste. L'amour de Dieu est la réponse ultime à tous les « pourquoi » de la Bible : pourquoi la création, pourquoi l'incarnation, pourquoi la rédemption... Si toute la Bible se changeait, de parole écrite, en parole prononcée, si elle pouvait se dire elle-même en une seule voix, cette voix, plus puissante que le fracas de la mer, crierait : « Dieu vous aime ! » Jésus se fait cette voix de toute la Bible lorsqu'il dit : « *Le Père vous aime !* » (Jn 16,27). Tout ce que Dieu fait et dit dans la Bible est l'expression de son amour, même la « colère de Dieu » n'est pas autre chose que son amour. Dieu « est » amour ! « IL N'EST PAS IMPORTANT — A-T-ON ÉCRIT — DE SAVOIR SI DIEU EXISTE ; CE QUI IMPORTE C'EST DE SAVOIR S'IL EST AMOUR » (Kierkegaard, L'Évangile des souffrances, IV). Et la Bible nous assure justement qu'il est amour.

Nous possédons aussi une méthode pour interroger la Bible : la « lecture spirituelle ». Elle nous enseigne à lire les paroles du Nouveau Testament à la lumière de l'Ancien Testament. Elle nous enseigne à retrouver la résonance que les paroles avaient dans l'esprit de Jésus et des apôtres quand ils les prononçaient. Ils pensaient et ils parlaient en ayant toute l'Écriture présente à l'esprit et nous devons faire de même en écoutant leurs paroles, si nous ne voulons pas nous

priver d'une grande partie de leur richesse et de leur profondeur. L'Ancien Testament est comme une merveilleuse caisse de résonance dans laquelle les paroles du Nouveau trouvent leur « pleine » sonorité, de même que le Nouveau Testament est cette même caisse de résonance par rapport à l'Ancien. Ce principe nous permet de mieux saisir le message contenu dans les paroles: « *aimés de Dieu* ». « L'EXPRESSION « AIMÉS DE DIEU » (AGAPEMENOI TOÛ THEOÛ) SIGNIFIE QUE LES CHRÉTIENS DE ROME SONT L'ISRAËL DE L'ACCOMPLISSEMENT, PUISQUE C'EST ISRAËL QUI EST LE PEUPLE AIMÉ DE DIEU » (H. Schlier, *Der Romerbrief*, Fribourg-en-Brisgau, 1977, p. 31). En employant cette expression pour désigner les chrétiens - comme en employant l'expression « *appelés* » et « *saints* » l'Apôtre veut attribuer à l'Église toutes les prérogatives de l'amour de Dieu dont Israël jouissait dans l'Ancien Testament. Non pas qu'Israël soit maintenant dépouillé du privilège de ces prérogatives, mais voilà que nous sommes nous aussi admis à les partager. Nous qui étions des étrangers et des hôtes nous sommes devenus concitoyens des saints et familiers de Dieu (cf. Ep 2, 19).

L'Évangile - dit saint Paul - a été promis « *par les prophètes* » dans les saintes Écritures (Rm 1,2). Adressons-nous donc d'abord aux prophètes pour recueillir la première grande révélation de l'amour de Dieu. Ils ont été les premiers « amis de l'Époux » chargés d'annoncer à l'humanité la déclaration d'amour de Dieu. Dieu a choisi et préparé ces hommes « *depuis le sein maternel* », afin qu'ils soient à la hauteur d'une telle tâche; il leur a donné un cœur immense, ouvert à tous les grands sentiments humains, car il avait décidé d'atteindre le cœur de l'homme en lui parlant son langage et en se servant de ses expériences de l'amour.

Dieu nous parle de son amour dans les prophètes, en se servant surtout de l'image de l'amour paternel: « *Quand Israël était enfant, je l'aimais, dit-il dans Osée (...). Et moi j'avais appris à marcher à Ephraïm, je le prenais dans mes bras, je les menais par des attaches humaines avec des liens d'amour; j'étais pour eux* (nous sommes devant

une des images les plus touchantes de la Bible) *comme celui qui soulève un nourrisson tout contre sa joue, je me penchais vers lui pour le faire manger* » (Os 11, 1-4). Ce sont des images familières que chacun a peut-être tant de fois contemplées dans sa vie. Maintenant par le mystérieux pouvoir que les symboles possèdent lorsqu'ils évoquent les choses de Dieu, ces images deviennent capables de susciter dans l'homme le vif sentiment de l'amour paternel de Dieu. Ce peuple - continue Osée - est dur à se convertir; plus Dieu attire les hommes à lui et moins ils comprennent, et plus ils se tournent vers les idoles. Que doit faire Dieu dans cette situation? Les abandonner? Les détruire? Dieu fait part au prophète de son drame intime, d'une sorte de « faiblesse » et d'impuissance dans lesquelles il se trouve à cause de son amour viscéral pour la créature. Dieu éprouve un « coup au cœur » à la pensée que son peuple pourrait être détruit: « *Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent de compassion... Car je suis Dieu et non pas homme* » (Os 11,8-9). Un homme pourrait exhaler l'ardeur de sa colère et normalement il le fait, mais Dieu non, parce qu'il est « saint », il est différent; si nous sommes infidèles, lui reste fidèle parce qu'il ne peut se renier lui-même (cf. 2 Tm 2,13). Nous retrouvons ce même langage dans Jérémie: « *Ephraïm est le fils que j'aime, mon enfant, mon enchantement! Chaque fois que je le reprends je me souviens de cela et mes entrailles s'émeuvent et je cède à la compassion* » (cf. Jr 31,20).

Dans ces oracles, l'amour de Dieu s'exprime comme amour paternel et maternel tout à la fois. L'amour paternel est encourageant et plein de sollicitude. Le père désire voir toujours son enfant grandir, jusqu'à sa pleine maturité. Un papa ne louera pas inconditionnellement son fils en sa présence de crainte de le gâter et d'arrêter ses progrès. Au contraire il le corrige souvent. « *Quel est le fils - est-il écrit - que son père ne corrige?* » (He 12,7); eh bien le Seigneur aussi « *corrige celui qu'il aime* » (He 12,6). Mais ce n'est pas tout. Le Père est aussi celui qui donne sécurité, qui protège, et Dieu se présente justement à l'homme tout au long de la Bible,

comme « son roc, sa forteresse, son libérateur » (Ps 18,2-3).

L'amour maternel, quant à lui, est fait d'accueil et de tendresse; c'est un amour viscéral; il naît des fibres les plus profondes de l'être de la mère, là où l'enfant s'est formé, et de là il saisit toute sa personne, la faisant « frémir de compassion ». Quelle que soit la faute, même terrible, qu'un fils ait pu commettre, s'il revient, la première réaction de la mère est de lui ouvrir les bras pour l'accueillir; c'est son enfant, semble-t-elle dire, presque en s'excusant. Si un fils, ayant fui la maison, revient, c'est la mère qui doit supplier et convaincre le père de l'accueillir à nouveau et de ne pas lui adresser trop de reproches.

Dans l'expérience humaine, ces deux types d'amour - viril et maternel - sont toujours, plus ou moins nettement, répartis; en Dieu ils sont unis. Voilà pourquoi l'amour de Dieu s'exprime, parfois même explicitement, à travers l'image de l'amour maternel: « Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles? » (Is 49,15); « Comme celui que sa mère console moi aussi je vous consolerai » (Is 66,13). Jésus a réuni dans la parabole de l'enfant prodigue, sous la figure du père, les traits de ce Dieu qui est en même temps père et mère. À vrai dire le père de la parabole est plus mère que père.

L'homme connaît par expérience un autre genre d'amour, celui dont on dit qu'il est « fort comme la mort et dont les traits sont des flammes de feu » (cf. Ct 8,6), et Dieu a aussi recours à ce genre d'amour dans la Bible pour nous donner une idée de son amour passionné pour nous. Toutes les phases et les vicissitudes de l'amour nuptial sont évoquées et utilisées dans ce but: le charme de l'amour naissant des fiançailles: « Je me rappelle l'affection de ta jeunesse, l'amour de tes fiançailles... » (Jr 2,2); la plénitude de la joie au jour des noces: « Comme un jeune homme épouse une vierge..., comme l'épouse fait la joie de son époux, tu feras la joie de ton Dieu » (Is 62,5); le drame de la rupture: « Faites un procès à votre

mère, car elle n'est plus ma femme, et moi je ne suis plus son mari... Je la ferai mourir de soif » (Os 2,4 s.), et enfin la renaissance, pleine d'espérance de l'amour d'autrefois: « Je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur » (Os 2,16); « Un instant je t'avais caché ma face, mais dans mon amour éternel j'ai compassion de toi » (Is 54,8).

L'amour nuptial est, principalement, un amour de désir. S'il est vrai que l'homme désire Dieu et que le désir de Dieu est « CE QU'IL Y A DE PLUS PROFOND, DE PLUS ESSENTIEL ET DE PLUS ÉLEVÉ DANS L'ÊTRE HUMAIN », il est aussi mystérieusement vrai que Dieu désire l'homme! Un trait caractéristique de l'amour nuptial est la jalousie et en effet la Bible affirme souvent que Dieu est un « Dieu jaloux » (cf. Ex 20,5; Dt 4,24; Ez 8,3-5). Chez l'homme, la jalousie est un signe de faiblesse; l'homme jaloux, la femme jalouse craignent pour eux-mêmes; ils ont peur « qu'un plus fort » leur enlève le cœur de l'être aimé. Dieu ne craint pas pour lui-même, mais pour sa créature; pas pour sa propre faiblesse, mais pour la faiblesse de sa créature. Il sait que si elle se met entre les bras des idoles elle se livre au mensonge et au néant. L'idolâtrie sous toutes ses formes est, dans la Bible, le redoutable rival de Dieu; les idoles sont les faux « amants » (cf. Os 2,7 s; Jr 2,4; Ez 16). La jalousie de Dieu est le signe en lui, non pas d'une imperfection, mais de son amour et de son zèle.

En révélant son amour, Dieu révèle en même temps son humilité. C'est lui, en effet, qui recherche l'homme, qui cède, qui pardonne et qui est toujours prêt à tout recommencer. Tomber amoureux sera toujours un acte d'humilité. Lorsqu'un jeune homme, comme il arrivait autrefois, demande à genoux la main d'une jeune fille, il fait l'acte d'humilité le plus radical de sa vie. Il se fait mendiant, comme s'il disait: « Donne-moi ton être, car le mien ne me suffit pas! » Mais pourquoi Dieu est-il amoureux? Pourquoi s'humilie-t-il? Peut-être a-t-il besoin lui aussi de quelque chose? Non, au contraire son amour est purement gratuit; il aime non pour se compléter, mais pour compléter, non

pour se réaliser, mais pour réaliser. Il nous aime parce qu'il est le bien et que « le bien aime à se répandre ». C'est la qualité unique et inimitable de l'amour de Dieu. Dieu, en aimant, ne recherche même pas sa gloire; ou mieux, sa gloire, oui, il la cherche, mais cette gloire n'est autre que celle d'aimer l'homme gratuitement: « LA GLOIRE DE DIEU - dit saint Irénée - EST L'HOMME VIVANT! » (Adv. Haer. IV, 20,7). Le même saint nous a laissé une page sur la gratuité de l'amour de Dieu que l'Église ne se lasse pas de méditer aujourd'hui encore (elle est insérée, en effet, comme lecture, dans la liturgie des heures). « DIEU - dit-il - NE RECHERCHA PAS L'AMITIÉ D'ABRAHAM PARCE QU'IL EN AVAIT BESOIN, MAIS PARCE QU'ÉTANT BON, IL VOULAIT DONNER À ABRAHAM LA VIE ÉTERNELLE... CAR L'AMITIÉ DE DIEU PROCURE L'INCORRUPTIBILITÉ ET LA VIE ÉTERNELLE. AINSI, AU COMMENCEMENT, DIEU CRÉA ADAM NON PARCE QU'IL AVAIT BESOIN DE L'HOMME, MAIS POUR AVOIR QUELQU'UN SUR QUI RÉPANDRE SES BIENFAITS. IL COMBLE CEUX QUI LE SERVENT PAR LE FAIT MÊME QU'ILS LE SERVENT ET CEUX QUI LE SUIVENT PAR LE FAIT MÊME QU'ILS LE SUIVENT, MAIS NON POUR EN RECEVOIR QUELQUE AVANTAGE, CAR IL EST PARFAIT ET N'A BESOIN DE RIEN... IL PRÉPARAIT LES PROPHÈTES POUR HABITUER SUR LA TERRE L'HOMME À PORTER SON ESPRIT ET À ÊTRE EN COMMUNION AVEC DIEU. LUI QUI N'A BESOIN DE RIEN OFFRAIT SA COMMUNION À CEUX QUI AVAIENT BESOIN DE LUI » (Adv. Haer. IV, 13,4-14,2). Dieu aime parce qu'il est amour; la sienne est une nécessité gratuite et une nécessaire gratuité. Face à l'insondable mystère de cet amour de Dieu, on comprend la stupeur du psalmiste qui se demande: « *Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme que tu en prennes souci?* » (cf. Ps 8,5).

La contemplation de l'amour de Dieu à travers la Bible devient ainsi la meilleure école pour apprendre à notre tour à aimer. Si l'amour humain sert de symbole à l'amour de Dieu, l'amour de Dieu sert de modèle à l'amour humain. En regardant combien l'amour de Dieu est, fort, tendre, constant, gratuit, on découvre comment doit être l'amour humain: comment doit aimer un père, comment doit aimer une mère, com-

ment doivent s'aimer les époux, comment on doit aimer Dieu et comment on doit aimer le prochain.

Ce que nous avons entendu jusqu'ici ne sont que de brefs aperçus de la grande révélation de l'amour de Dieu. Dans la révélation prophétique Dieu ne parle pas toujours directement et en première personne; le plus souvent c'est le prophète lui-même qui juge, ordonne, menace, même s'il le fait au nom de Dieu. Mais lorsqu'il s'agit de l'amour de Dieu, c'est alors, le plus souvent, la voix même de Dieu que nous entendons; ses paroles sont directes. Le « je » du prophète s'éclipse pour faire place au « Je » éternel de Dieu: « *J'ai engendré des fils* »; « *Je t'ai aimé d'un amour éternel...* »; « *Je te fiancerai à moi pour toujours...* ». Dieu ne nous parle pas de son amour par personnes interposées! Ce que les prophètes ont éprouvé en ces moments de sublime révélation, est pour nous un mystère impénétrable. C'est ici que se réalise à son plus haut degré la vocation prophétique; le vrai prophète, en effet, au sommet de son inspiration, lorsqu'il parle... se tait. Il se tait parce que ce n'est plus lui qui parle; une voix bien plus puissante s'est substituée à sa propre voix, et il l'écoute dans le mystérieux silence de son esprit. Il est le premier à accueillir cette incroyable révélation de l'amour de Dieu: « *Je t'ai aimé d'un amour éternel...* »; « *Tu as du prix à mes yeux et moi je t'aime* » (Is 43,4). Réaliser que ce « tu » c'était aussi lui-même, le prophète! Se sentir ainsi interpellé par Dieu, personnellement!

2. « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs »

Après avoir réentendu cette grandiose révélation de l'amour de Dieu dans les prophètes, voici que l'ancienne objection revient à l'esprit: Que nous a donc apporté de nouveau le Seigneur, en venant parmi nous? Et la réponse est, encore une fois, celle de saint Irénée: « EH BIEN, SACHEZ QU'IL A APPORTÉ TOUTE NOUVEAUTÉ, EN APPORTANT SA PROPRE PERSONNE! » (Adv. Haer. IV, 34,1). Dieu - disait le saint - a d'abord envoyé

les prophètes pour habituer l'homme sur la terre à porter son Esprit et à posséder la communion avec Dieu : maintenant tout s'est accompli. Au début du chapitre 5 de la lettre aux Romains, saint Paul écrit : *« Ayant donc reçu notre justification de la foi, nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, lui qui nous a donné d'avoir accès par la foi à cette grâce en laquelle nous sommes établis et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Que dis-je ? Nous nous glorifions encore des tribulations, sachant bien que la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. Et l'espérance ne déçoit pas, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous fut donné »* (Rm 5,1-5). C'est la nouvelle grande et totale que l'Apôtre nous avait annoncée dans la salutation initiale. Ici reviennent les trois paroles du salut : « amour », « paix » et « grâce », avec en plus, cette fois, l'indication de la source de tout ceci, c'est-à-dire : la justification par la foi au Christ. Ici encore, plus que des idées théologiques, l'Apôtre veut nous communiquer un état d'âme ; il veut nous faire prendre conscience de l'état de grâce dans lequel nous nous trouvons. C'est, à nouveau, un langage « élevé », pneumatique.

Mais, nous sommes là devant un salut de qualité. Maintenant on ne nous dit plus que nous sommes « aimés de Dieu », mais ce qui est bien autre chose - que l'amour de Dieu a été « répandu en nos cœurs ». L'expression « aimés de Dieu » du salut initial, ne se réfère donc pas seulement au passé ; ce n'est pas seulement un titre que l'Église a hérité d'Israël ; elle se réfère à des événements récents, elle parle d'une réalité nouvelle et actuelle. Au point de départ de cette nouvelle réalité il y a Jésus-Christ ; mais, pour le moment, il ne s'agit pas pour nous d'explorer l'origine ou le développement de cet amour. Le fait même que cet amour nous soit donné « par l'Esprit Saint », ne constitue pas ici l'essentiel ; l'Apôtre parlera, plus tard, au chapitre 8, de l'Esprit Saint. Pour l'instant, il s'agit d'accueillir simplement la nouvelle et bouleversante révélation : l'amour de Dieu est venu demeurer parmi nous ; désormais, il est dans notre cœur !

Malgré tout, entre l'amour de Dieu et nous, se dressaient, dans le passé, deux murs de séparation qui empêchaient la pleine communion avec Dieu : le mur de la nature (Dieu est « esprit » et nous sommes « chair ») et le mur du péché. Par son incarnation, Jésus a renversé l'obstacle de la nature ; par sa mort sur la croix il a renversé l'obstacle du péché ; ainsi rien n'empêche plus l'effusion de son Esprit et de son amour. Dieu est devenu « LA VIE DE MON ÂME, LA VIE DE MA VIE, PLUS INTIME À MOI QUE MOI-MÊME » (cf. Augustin, Conf III, 6).

Un sentiment nouveau et extraordinaire naît en nous, par rapport à l'amour de Dieu, qui est celui de possession : nous possédons l'amour de Dieu, ou, mieux encore, nous sommes possédés par lui. Il en est comme d'un homme qui, ayant cherché pendant des années et des années à se procurer l'objet de ses désirs ou une œuvre d'art qui fait son admiration et ayant craint à plusieurs reprises de l'avoir irrémédiablement perdu, le trouve un soir, à l'improviste, peut l'emporter chez lui et fermer derrière lui la porte de sa maison. Eh bien, même si, pour quelque raison, il doit attendre des mois et des années avant de pouvoir contempler « face à face » l'objet tant désiré, maintenant c'est tout autre chose ; il sait qu'il est « sien », et que personne ne pourra le lui enlever. « Vous serez mon peuple et moi je serai votre Dieu », disait Dieu par ses prophètes, en annonçant ces temps (cf. Ez 36,28). Maintenant tout s'est accompli. Dieu est devenu, d'une manière toute nouvelle, « notre » Dieu. Nous, par grâce, nous possédons Dieu. C'est là, la suprême richesse de la créature, son plus grand titre de gloire que Dieu lui-même - si j'ose dire - ne possède pas. Dieu « est » Dieu - et certes, c'est infiniment plus - mais Dieu n'« a » pas un Dieu, un Dieu dont il puisse jouir, dont il puisse être fier, un Dieu à admirer... L'homme, lui, « a » Dieu. La différence, entre Dieu et nous s'est réduite, pourrions-nous dire, à celle qui existe entre l'être et l'avoir. À vrai dire, Dieu aussi a un Dieu de qui se réjouir, car Dieu est aussi trine : le Père « a » un Fils, le Fils « a » son Père... mais « avoir » a ici un tout autre sens que chez nous.

Pour évaluer la différence qui existe entre cet état et celui d'avant la venue du Christ, il faudrait avoir fait l'expérience de l'un et de l'autre, c'est-à-dire avoir vécu d'abord au temps de l'Ancien Testament puis au temps du Nouveau. Mais, justement, il y en a un qui a vécu cette expérience unique, et c'est précisément celui qui nous parle et qui nous assure que la différence est incomparable: l'apôtre Paul! Il dit que ce qui, autrefois, était glorieux, maintenant ne l'est plus, en comparaison de « *la gloire suréminente de la nouvelle alliance* » (cf. 2 Co 3,10). Voulant définitivement nous convaincre de son amour, Dieu l'a en quelque sorte rendu visible extérieurement; il a fait passer sous nos yeux les images de la vie de Jésus, jusqu'à cette image suprême de la croix, pour nous donner ensuite, par l'Esprit Saint, ce que nous avons « *vu de nos yeux, contemplé et touché de nos mains* ». Jésus est l'incarnation de l'amour de Dieu. Un ancien auteur chrétien dit, en paraphrasant Jean 1,14, que « L'AMOUR (DU PÈRE) S'EST FAIT CHAIR EN LUI » (Evangelium Veritatis).

Mais quel est cet amour qui a été répandu dans notre cœur au baptême? Est-ce un sentiment de Dieu pour nous? Une disposition bienveillante à notre égard? Une inclination? Autrement dit: quelque chose d'intentionnel? C'est beaucoup plus que cela; c'est quelque chose de réel. C'est, à la lettre, l'amour de Dieu, c'est-à-dire l'amour qui est en Dieu, le feu même qui brûle au cœur de la Trinité et qui vient « *habiter* » en nous pour nous donner part à sa vie. « *Mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure* » (Jn 14,23). Nous devenons « *participants de la nature divine* » (2 P 1,4), c'est-à-dire, participants de l'amour divin, puisque Dieu « est » amour, et que l'amour, pour ainsi dire, est sa nature. Nous nous trouvons, de façon mystérieuse, comme aspirés dans le circuit des opérations trinitaires. Nous sommes entraînés dans le mouvement incessant de don de soi et d'accueil réciproque du Père et du Fils, dans une étreinte de joie infinie d'où jaillit l'Esprit Saint, qui apporte jusqu'à nous une étincelle de ce feu d'amour.

Une âme qui, par grâce, a fait cette expérience en témoigne: « UNE NUIT, IL M'A FAIT ÉPROUVER UNE EXPÉRIENCE EXTRAORDINAIRE. AU MILIEU DE MA PRIÈRE NOCTURNE JE SENTIS LA GRANDE TENDRESSE DU PÈRE M'ENVELOPPER DE SA DOUCE ET SUAVE CARESSE. ÉPERDUE, JE ME PROSTERNAI, FACE CONTRE TERRE, ACCROUPIE DANS LE NOIR, LE CŒUR BATTANT ET JE M'ABANDONNAI COMPLÈTEMENT À SA VOLONTÉ. ET L'ESPRIT M'INTRODUISIT DANS LE MYSTÈRE DE L'AMOUR TRINITAIRE. L'ÉCHANGE EXTATIQUE DE « SE DONNER » ET DE « SE RECEVOIR » S'OPÉRA AUSSI À TRAVERS MOI: DU CHRIST, AUQUEL J'ÉTAIS LIÉE, VERS LE PÈRE, ET DU PÈRE VERS LE FILS. MAIS COMMENT EXPRIMER L'INEXPRIMABLE? JE NE VOYAIS RIEN, MAIS C'ÉTAIT BIEN PLUS QUE LA VISION, ET MES MOTS SONT IMPUISSANTS À TRADUIRE CET ÉCHANGE QUI SE RÉPONDAIT, S'ÉLANÇAIT, RECEVAIT ET DONNAIT, DANS LA JUBILATION, ÉCHANGE D'OÙ S'ÉCOULAIT, DE L'UN À L'AUTRE, UNE VIE INTENSE, COMME UN LAIT TIÈDE COULERAIT DU SEIN DE LA MÈRE DANS LA BOUCHE DE L'ENFANT RIVÉ À CE BIEN-ÊTRE. ET CET ENFANT, C'ÉTAIT MOI, C'EST TOUTE LA CRÉATION, RÉGÉNÉRÉE PAR LE CHRIST, QUI PARTICIPE À LA VIE, AU RÈGNE, À LA GLOIRE. OUVRANT LA BIBLE, JE LUS: « CAR TON ESPRIT INCORRUPTIBLE EST EN TOUTES CHOSES » (SG 12,1). OH! SAINTE ET VIVANTE TRINITÉ... JE RESTAI UN PEU HORS DE MOI PENDANT DEUX OU TROIS JOURS ET MAINTENANT ENCORE, CETTE EXPÉRIENCE RESTE FORTEMENT IMPRIMÉE EN MOI ».

La parole de Paul: « *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs* » ne se comprend vraiment à fond qu'à la lumière de la parole de Jésus: « *pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux* » (Jn 17,26). L'amour qui a été répandu en nous est celui-là même avec lequel le Père, depuis toujours, aime le Fils; ce n'est pas un amour différent. C'est un débordement de l'amour divin, de la Trinité jusqu'à nous. Dieu communique à l'âme « LE MÊME AMOUR QU'IL COMMUNIQUE AU FILS, BIEN QUE CELA NE SE PRODUISE PAS PAR NATURE, COMME DANS LE CAS DU FILS, MAIS PAR UNION... L'ÂME PARTICIPE À DIEU, EN ACCOMPLISSANT AVEC LUI L'ŒUVRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ » (saint Jean de la Croix, Cant. Spir. A, str. 38). Voilà ce qui, dès maintenant, est la source

principale de notre béatitude et le sera plus encore dans la vie éternelle. Qu'est-ce qui donne le plus de joie et de sécurité à l'enfant, sinon l'amour réciproque du papa et de la maman ? Inconsciemment cet amour est plus important pour lui que l'amour même dont il est aimé. Le papa et la maman peuvent, séparément, aimer leur enfant tant qu'ils le veulent, mais s'ils ne s'aiment pas entre eux (et malheureusement cela arrive souvent), rien ne pourra empêcher l'enfant, au fond de lui-même, d'être malheureux et insécurisé. L'enfant ne veut pas être aimé d'un amour différent et à part, mais il veut être admis dans l'amour qui unit son père et sa mère, sachant que c'est de cet amour même qu'il tire son origine. Et, voilà la grande révélation : les personnes de la Trinité s'aiment entre elles d'un amour infini et, justement, elles nous admettent à partager leur amour ! Elles nous admettent au banquet de la vie. Dieu rassasie ses élus « *de l'abondance de sa maison* » et il les abreuve « *au torrent de ses délices* » (cf. Ps 36,9). Le principe théologique selon lequel « LA GRÂCE EST LE COMMENCEMENT DE LA GLOIRE » signifie précisément que nous possédons déjà, par la foi, les prémices de ce que nous posséderons un jour, en plénitude, dans la vie éternelle, c'est-à-dire l'amour de Dieu.

Dans l'Ancien Testament, Dieu suscita les prophètes pour cultiver cette attente, maintenant, dans l'Église, il suscite les saints pour en cultiver le souvenir. Les saints, et en particulier ceux d'entre eux que nous appelons les mystiques, ont pour mission principale de nous parler de l'amour de Dieu et de nous faire entrevoir quelque chose de cette réalité qui est encore cachée à nos yeux. Mais, les mystiques eux-mêmes sont soumis au phénomène de la sécularisation. Les philosophes, les psychologues, les hommes de lettres, les historiens des religions s'occupent tous d'eux aujourd'hui. Au point de vue culturel, ils constituent un phénomène trop singulier et fascinant pour être laissés de côté. Tout cela, cependant, contribue à les soustraire toujours plus au domaine de la foi qui est leur véritable domaine et à les éloigner de la masse des croyants, qui finit par recourir

plus volontiers aux saints thaumaturges qu'aux saints prophètes. Il faut restituer à l'Église ces témoins privilégiés de l'amour de Dieu, et c'est un motif d'espérance de constater que, dans une certaine mesure, cela déjà se réalise. Ils sont appelés « mystiques » simplement parce qu'ils ont fait une expérience particulièrement forte du « mystère » chrétien. Ils sont les guides les plus sûrs qui nous aident à regarder « dans » la réalité et « au-delà » de la réalité. Ils sont les vrais « mystagogues » !

Personne ne saurait mieux nous convaincre du fait d'avoir été créés par amour, que ne le fait sainte Catherine de Sienne, dans cette prière enflammée à la sainte Trinité : « COMMENT DONC, Ô PÈRE ÉTERNEL, AS-TU CRÉÉ TA CRÉATURE ? J'EN SUIS GRANDEMENT STUPÉFAITE ; JE VOIS EN EFFET, AINSI QUE TU ME LE MONTRES, QUE TU NE LA FIS POUR AUCUNE AUTRE RAISON SINON QUE, DANS TA LUMIÈRE, TU TE VIS CONTRAINT PAR LE FEU DE TA CHARITÉ DE NOUS DONNER L'ÊTRE, MALGRÉ LES INIQUITÉS QUE NOUS ALLIONS COMMETTRE CONTRE TOI, Ô PÈRE ÉTERNEL. LE FEU DONC TE CONTRAIGNIT ! O AMOUR INEFFABLE, BIEN QUE DANS TA LUMIÈRE TU VIS TOUTES LES INIQUITÉS QUE TA CRÉATURE ALLAIT COMMETTRE CONTRE TON INFINIE BONTÉ, TU FAISAI PRESQUE SEMBLANT DE NE RIEN VOIR, MAIS TU ARRÊTAS TON REGARD SUR LA BEAUTÉ DE TA CRÉATURE DONT TOI, COMME FOU ET IVRE D'AMOUR, TU FUS ÉPRIS ET PAR AMOUR LA TIRAS HORS DE TOI, LUI DONNANT L'ÊTRE À TON IMAGE ET RESSEMBLANCE. TOI, VÉRITÉ ÉTERNELLE, TU M'AS MANIFESTÉ CETTE VÉRITÉ, C'EST-À-DIRE QUE L'AMOUR T'A CONTRAINT À LA CRÉER... » (Oraisons, V). Je ne dois donc pas regarder au-dehors pour avoir la preuve que Dieu m'aime ; j'en suis moi-même la preuve ; mon être est, en lui-même, un don. En nous regardant dans la foi, nous pouvons dire : j'existe, donc je suis aimé ! Vraiment, « ÊTRE, C'EST ÊTRE AIMÉ » (G. Marcel).

Considérer ainsi la création comme un don d'amour n'est pas le fait de tout le monde. « *Nous sommes nés du hasard* », disaient certains déjà au temps de la Bible (Sg 2,2). Dans l'Antiquité il y en avait qui considéraient le monde comme étant l'œuvre d'un rival de Dieu, ou

d'un dieu inférieur (le D miurge), ou bien comme le fruit d'une nécessité, ou d'un accident survenu dans le monde divin par excès d'énergie (non d'amour!), presque comme un excipient de sa puissance qui ne pouvait plus se contenir elle-même. Aujourd'hui certains expliquent l'existence de l'homme et du monde comme étant l'effet de lois cosmiques encore ignorées. Il y en a même qui la voient comme une condamnation, presque comme si nous avions été « jetés dans l'existence ». La découverte de l'existence qui, chez Catherine de Sienne fait naître la stupeur et la joie, ne procure, dans cette dernière perspective qui est celle de l'existentialisme athée - que la « nau-s e ». Les saints ne disent rien de nouveau, mais ils ont le don de nous redire, d'une manière inimitable, les anciennes vérités.

  une autre de ces  mes choisies, contemporaine de sainte Catherine, Dieu montra un jour en vision « UNE PETITE CHOSE DE LA GROSSEUR D'UNE NOISETTE, POSÉE DANS LA PAUME DE SA MAIN »; il lui fut révélé que ce qu'elle voyait était la création tout entière et tandis qu'elle se demandait, en elle-même, comment une petite chose si fragile pouvait subsister, une voix intérieure lui répondit: « ELLE SUBSISTE ET SUBSISTERA TOUJOURS PARCE QUE DIEU L'AIMES » (Julienne de Norwich, Le livre des révélations, chap. v). Nous devons à la même mystique la révélation de cet aspect très sûr - bien qu'un peu délaissé - de la doctrine biblique de l'amour de Dieu, selon lequel Dieu est le premier à se réjouir en nous aimant. « ET AINSI - écrit-elle - JE VIS QUE DIEU EST CONTENT D'ÊTRE NOTRE PÈRE, QUE DIEU EST CONTENT D'ÊTRE NOTRE MÈRE ET QUE DIEU EST CONTENT D'ÊTRE NOTRE VÉRITABLE ÉPOUX ET QUE L'ÂME SOIT SON ÉPOUSE BIEN-AIMÉE. ET LE CHRIST EST CONTENT D'ÊTRE NOTRE FRÈRE, ET IL EST CONTENT D'ÊTRE NOTRE SAUVEUR » (chap. LII).   propos de la « maternité » de Dieu, la même mystique disait que « le mot « mère », si beau et si plein d'amour, est en soi si doux et si aimable qu'il ne peut être vraiment dit de personne sinon de lui (Dieu) et à lui, qui est la vraie « mère » de la vie et de toute chose » (chap. LX).

  une autre  me encore, qui représente l'un des plus hauts sommets de la mystique chrétienne - la bienheureuse Angèle de Foligno - Dieu dit ces paroles restées célèbres: « CE N'EST PAS POUR RIRE QUE JE T'AI AIMÉE! JE NE T'AI PAS AIMÉE EN ME TENANT ÉLOIGNÉ DE TOI! TU ES MOI ET JE SUIS TOI. TU ES POUR MOI TELLE QU'IL EST CONVENABLE QUE TU SOIS; TU ES TRÈS ÉLEVÉE DANS MA MAJESTÉ ». Parfois elle avouait elle-même qu'il lui semblait « QU'ELLE ÉTAIT ET GISAIT AU SEIN DE LA TRINITÉ » (cf. livre de la bienheureuse Angèle de Foligno, Quaracchi, 1985, passim).

Soyons assurés que Dieu n'a pas suscité de telles  mes seulement pour nous faire envie, nous faisant entrevoir ce que, au fond du cœur, chacun désire par-dessus tout, pour nous dire ensuite que tout cela n'est pas pour nous. Dieu nous aime tous ainsi: ce n'est pas le privilège d'une ou deux personnes à chaque époque. Il confie, à chaque époque, à une ou deux personnes, choisies et purifiées dans ce but, de rappeler tout cela aux autres. Mais que sont les différences de degré, de temps, de manière, entre les saints et nous, en comparaison de cette réalité principale que nous avons en commun avec eux, d'être tous objet d'un incroyable dessein d'amour de Dieu? Ce qui nous unit à eux est beaucoup plus fort que ce qui nous en sépare. Saint Paul, nous l'avons entendu, appelle saints, au début de sa lettre, tous les chrétiens et non seulement quelques-uns d'entre eux. Si nous connaissions à quel prix ces  mes ont acquis la lumière qu'elles nous transmettent et quels abîmes elles ont d  traverser, nous ne les laisserions pas si facilement en proie à la curiosité des érudits, qui souvent discutent à leur sujet sans même croire en Dieu. Comme l'existence des faux prophètes ne nous a jamais obligés de nous priver des vrais prophètes, ainsi l'existence des faux mystiques ne doit pas nous pousser à renoncer aux vrais mystiques; cela doit seulement nous inviter à suivre (et non pas à devancer!) le jugement de l' glise et à nous en tenir à ce qu'elle a approuvé et qui a fait ses preuves dans l'histoire de la spiritualité chrétienne.

Les paroles d'amour qui ont été données aux saints (comme: « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée! ») c'est ce qui ressemble le plus aux paroles que Dieu adresse aux prophètes. C'est la suite de la même révélation, même si maintenant il s'agit d'une révélation « privée » et non « publique ». La culture a changé; la conscience individuelle est née, qui n'existait pas encore au temps des prophètes, ou n'était qu'à ses débuts. Mais ces paroles de feu, adressées aux saints dans l'Église, sont aussi - bien que dans un sens différent - publiques. S'il n'en était pas ainsi, Dieu n'aurait pas fait en sorte - souvent de manière miraculeuse - que leurs écrits soient préservés, en dépit de l'humilité de leurs auteurs, du feu, de la destruction et de l'oubli, afin qu'ils parviennent sans dommage jusqu'à nous. De nos jours, on écrit des livres interminables pour répondre à la question: « Dieu existe-t-il? » et souvent il arrive que l'on en termine la lecture, sans que le point d'interrogation ait reçu une réponse. Mais, voilà que quelqu'un ouvre un livre de ces hommes ou de ces femmes, rien qu'au bout de quelques pages, il découvre non seulement que Dieu existe, mais qu'il est vraiment « un feu dévorant ».

Les mystiques sont pour le peuple chrétien ce que furent les explorateurs qui pénétrèrent les premiers et en cachette dans la terre promise et qui, à leur retour, racontèrent ce qu'ils avaient vu (une terre où coulent le lait et le miel) afin d'inciter le peuple à traverser le Jourdain (cf. Nb 14,6 s.). Grâce à eux, les premières lueurs de la vie éternelle parviennent jusqu'à nous, dès cette vie. Ils ont pour nous - comme je le disais - une fonction qui rappelle de près celle des prophètes. Certes, les prophètes rappelaient l'amour de Dieu manifesté dans le passé, mais ils ne s'arrêtaient pas à ce passé, comme le font les livres historiques de la Bible; ils annonçaient en même temps un accomplissement futur, incitant résolument les hommes à porter leur regard vers l'avenir. Ils ont déplacé le centre de gravité de la foi d'Israël du passé au futur. Ils tendaient vers la plénitude des temps. Les mystiques font de même au sein du peuple chrétien: ils nous entraînent vers le futur et vers la

consommation de l'amour de Dieu; ils soulèvent un coin du voile sur ce qui sera, sans oublier, cependant, ce qui a déjà été. Le mariage mystique, qui couronne si souvent leur vertigineuse ascension spirituelle, n'est pas une expérience suspecte, à analyser à l'aide de la psychanalyse; il n'est rien d'autre que la réalisation de cet amour nuptial de Dieu, chanté par Osée et par d'autres prophètes. Leur message peut être résumé par les paroles de saint Paul, qui fut l'un d'eux: « *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout cela, Dieu l'a préparé pour ceux qui l'aiment* » (cf. 1 Co 2,9).

3. « Rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu! »

La troisième parole prononcée par Paul au sujet de l'amour de Dieu, dans l'épître aux Romains, est une parole existentielle: elle nous ramène à cette vie d'ici-bas et à son aspect le plus quotidien et le plus réaliste, celui de la souffrance. Le ton du discours s'« élève » de nouveau et se fait pneumatique: « *En tout cela* (il parle des tribulations, de l'angoisse, des persécutions, de la faim, de la nudité, des dangers, du glaive), *nous sommes les grands vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur* » (Rm 8,37-39).

Saint Paul nous indique ici une méthode pour éclairer notre existence concrète à la lumière de l'amour de Dieu que nous avons contemplé jusqu'ici. Les dangers qui nous guettent et les ennemis de l'amour de Dieu qu'il énumère, sont ceux, nous le savons, qu'il a effectivement expérimentés dans sa vie: l'angoisse, la persécution, le glaive... (cf. 2 Co 11,23 s.). Il les passe en revue dans son esprit, et il constate qu'aucun d'eux n'est assez fort pour soutenir la comparaison avec la pensée de l'amour de Dieu. Ce qui semblait insurmontable, apparaît, à cette lu-

mière, dérisoire. Il nous invite implicitement à faire de même : à regarder notre vie, telle qu'elle se présente, à ramener à la surface les peurs enfouies, les tristesses, les menaces, les complexes, tel défaut physique ou moral mal assumé, et à exposer tout cela à la lumière de cette certitude : Dieu m'aime ! Il m'invite à me demander : quel est, dans ma vie, ce qui menace de me vaincre ?

Dans la suite du texte, l'Apôtre passe du regard sur sa vie personnelle à la considération du monde qui l'entoure. Là encore, il retrouve « son » monde, avec les puissances qui le rendaient alors menaçant : la mort et son mystère, la vie et ses séductions, les puissances astrales ou infernales qui inspiraient tant de terreur à l'homme de l'Antiquité... Nous aussi nous sommes invités à faire de même : à regarder le monde qui nous entoure et nous fait peur, de ce regard nouveau que la révélation de l'amour de Dieu nous a donné. Ce que Paul appelle la « hauteur » et la « profondeur » sont pour nous, aujourd'hui, dans le cadre de notre connaissance actuelle du cosmos, l'infiniment grand et l'infiniment petit, l'univers et l'atome. Tout cela est prêt à nous écraser ; l'homme est si petit et si seul dans un univers tellement plus grand que lui, et devenu encore plus menaçant, à la suite de ses découvertes scientifiques. Mais rien de tout cela ne peut nous séparer de l'amour de Dieu. Dieu m'aime, et c'est lui qui a créé toutes ces choses et les tient en main ! « *Dieu est pour nous refuge et force, secours toujours offert dans la détresse. Nous ne craignons pas si la terre est secouée, si les montagnes s'effondrent au creux des mers* » (Ps 46). Que cette vision diffère de celle qui ignore l'amour de Dieu et qui parle du monde comme d'« une fourmilière qui s'effondre » et de l'homme comme d'« UNE PASSION INUTILE », ou comme « LE DESSIN D'UNE VAGUE SUR LA PLAGE QUE LA VAGUE SUIVANTE EFFACE » !

Lorsque saint Paul parle de l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, il semble toujours « ému » : « *Il m'a aimé - s'exclame-t-il au sujet du Christ - et il s'est livré pour moi !* » (Ga 2,20). Il nous montre, par là, quelle doit être en nous - qui avons réentendu la révélation de l'amour de Dieu - la pre-

mière réaction, la plus naturelle : l'émotion. Quand elle est sincère et qu'elle vient du cœur, l'émotion est la réponse la plus éloquente et la plus digne de l'homme face à la révélation d'un grand amour ou d'une grande douleur. Celle, en tout cas, qui fait le plus de bien à celui qui la reçoit. Aucune parole, aucun geste, aucun don ne peut la remplacer car c'est elle-même le don le plus beau. Elle est ouverture de son être profond à l'autre. C'est pourquoi on en éprouve une certaine pudeur comme de ce qu'il y a de plus intime et sacré, ce par quoi l'on fait l'expérience de ne plus s'appartenir à soi-même, entièrement, mais d'appartenir à un autre. Personne ne peut cacher entièrement sa propre émotion sans priver l'autre de quelque chose qui lui est dû, puisqu'elle est née pour lui. Jésus ne cacha pas sa propre émotion : « *il s'émue profondément* » devant la veuve de Naïm et les sœurs de Lazare (cf. Jn 11,33-35). Mais l'émotion fait du bien surtout à nous-mêmes qui nous préparons, dans ce parcours, à accueillir d'une façon nouvelle, dans notre vie, la Parole de Dieu. En effet, elle est comme le labour qui précède les semailles : elle ouvre le cœur et y creuse des sillons profonds pour que le grain ne tombe pas sur un sol trop dur. Quand Dieu veut donner à une personne une parole importante pour sa vie, il lui donne aussi, d'habitude, une certaine émotion pour l'accueillir et cette émotion devient, à son tour, le signe que cette parole vient de Dieu. Demandons donc au Saint-Esprit le don de la « bonne » émotion, d'une émotion non pas superficielle, mais profonde. Je me souviendrai toujours du moment où il me fut donné de connaître, moi aussi, pour un instant, cette émotion. J'avais écouté, dans une assemblée de prière, le passage de l'Évangile dans lequel Jésus dit à ses disciples : « *Je ne vous appelle plus serviteurs... mais je vous appelle mes amis* » (Jn 15,15). Le mot « amis » m'atteignit d'une façon que je n'avais encore jamais expérimentée ; elle toucha en moi quelque chose de si profond que, pendant tout le reste de la journée j'allais, plein de stupeur et d'étonnement, me répétant : Il m'a appelé ami ! Jésus de Nazareth, le Seigneur, mon Dieu ! Il m'a appelé ami ! Je suis son ami ! et il me semblait qu'avec cette cer-

titude j'aurais pu voler sur les toits de la ville et même traverser le feu.

Voilà, moi aussi j'ai essayé de faire comme le messager qui, dès son arrivée, se dépêche d'annoncer la nouvelle la plus importante. J'ai voulu mettre au sommet de tout, l'annonce que Dieu nous aime afin que cette parole résonne tout au long du chemin et à tous moments, comme une « pré-compréhension » non d'origine humaine mais divine. Lorsque la Parole de Dieu se fera sévère pour nous aussi, et nous reprochera notre péché, ou lorsque notre propre cœur se mettra à nous faire des reproches, une voix devra quand même répéter au-dedans de nous : « Mais Dieu m'aime malgré tout ! » « Rien ne peut me séparer de l'amour de Dieu, pas même mon péché ! »

Le psaume 136 va nous aider maintenant à clore dans la prière et par un merci jaillissant du fond du cœur, ces réflexions sur l'amour de Dieu. n s'agit de ce qu'on appelle « le grand hallel » et qui fut récité par Jésus lui-même lors de la dernière cène. C'est une longue litanie de louanges pour les gestes de Dieu en faveur de son peuple à chacune desquelles le peuple est invité à répondre par le refrain : « *Car éternel est son amour !* » Nous pouvons prolonger ce psaume en ajoutant au souvenir des anciens bienfaits de Dieu tous les nouveaux : « Il nous a envoyé son Fils ; il nous a donné son Esprit ; il nous a appelés à la foi ; il nous a appelés ses amis... » et répondre nous aussi à chaque fois : « *Car éternel est son amour !* »

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.